

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les enfants, toutes les mères le savent, brisent leur joujou favori après s'en être servi, dans l'espoir d'en obtenir un autre qui leur plaise davantage; ils cherchent, eux aussi, une joie nouvelle, un plaisir non encore goûté. Mais la satiété vient encore une fois, le jouet tant désiré cesse de plaire... alors l'enfant redemande à grands cris celui qu'il possédait d'abord et qu'il avait cru devoir délaisser. — Voilà bien l'image de la mode, n'est-il pas vrai? Nous n'en voulons pour preuve que le retour, en matière de chapeau, à l'ancienne capote, que la mode et les femmes avaient jadis renvoyée aux calendes grecques!

Cette capote se présente bien réellement comme une nouveauté; nous pourrions ajouter qu'elle constitue un événement dans les modes actuelles. Il est certain que nous touchons à un moment critique, à une révolution peut-être dans la coiffure; on tâtonne bien un peu et les modistes y vont tout doucement, ne voulant rien brusquer; les femmes sont tellement portées à l'exagération que l'on peut toujours craindre de leur part un nouvel excès. « Songez donc, madame, — nous disait l'une d'elles, — si la capote allait nous faire revenir l'ancien cabriolet! »

Dans tous les cas, le genre osé touche à sa fin: ces feutres hardis, ces passes enlevées, ces bords galamment troussés, ces plumes à tout vent et ces panaches audacieux, tout cela court à un dénouement final et fatal, contre lequel il n'y aura pas à revenir, dit-on.

Notons un fait singulier à propos de la capote, qui est, on le sait, un chapeau de forme très-modeste: quelques femmes seulement ont osé la porter; les autres la trouvaient trop excentrique... Disons tout de suite que cette crainte est moins étrange qu'elle n'en a l'air.

On n'a encore établi la capote qu'en satin, velours épinglé ou peluche de couleurs tendres: blanc, bleu, rose, etc., avec de jolies barbes de dentelle écru. Cela forme un ensemble des plus élégants. Est-il besoin de faire remarquer à nos lectrices,

qu'une capote, pour être gracieuse et élégante, doit avoir un large fond mou formant lui-même le bavolet par une coulisse, et la passe complètement coulissée. La doublure, étant fort apparente devant et derrière, est choisie en conséquence.

Le chapeau *Marie-Antoinette* est une jolie nouveauté qui rappelle le bonnet que portait la reine dans la prison du Temple. Voici le modèle que nous avons vu: — Large fond mou, en ve-

lours bleu marine, doublé de satin crème coupé de façon à former un plissé plat tout autour, lequel constitue, du même coup, la passe et le bavolet du chapeau. Ce bavolet est très-long. Un ruban de satin crème entoure la coiffure, en resserrant la calotte, et se noue sur le côté dans le haut, avec une branche de roses.



P. N° 289. — TOILETTE DE DINER.

Les femmes de goût applaudiront, il faut l'espérer, à cette innovation de certaines lingères: la ruche « baby », dont elles tirent un excellent parti et font un usage charmant. Il s'agit tout simplement d'une ruche blanche ou noire en tulle et blonde mignonne, dans laquelle on intercale des bouclettes de ruban de satin, de grandeur "0. — En mathématiques, ce chiffre signifie néant, mais dans le commerce des rubans, il sert d'expression à la plus petite dimension. — Ces ruches sont faites de toutes largeurs; elles ont un, deux, trois, cinq rangs, davantage même, et sont employées comme garniture de fichus, de

berthes, de manches ou manchettes, et même de robes de soirée. Nous en avons vu en blonde noire et ruban jaune, d'un effet ravissant, et que nous aurions volontiers portées sur une robe de tulle et satin noirs. Les combinaisons ne nous auraient pas manqué!

On nous a montré, dans le même genre, une parure du soir composée de ruches écru et ruban ponceau: c'était comme un marabout posé sur le pied d'une mante blonde écru, formant un élégant fichu carré; dans un des angles, était fixé un

groupe de nœuds de velours noir et d'œillets panachés. Le tout était rempli de grâces jeunes et séduisantes.

Ulster ! ulster ! ulster for ever !... Voilà quel est le refrain de tous les fashionables, hommes, femmes, enfants ! Nos lectrices savent déjà que le mot « *ulster* » est le nom anglais de la grande houppelande que portent en ce moment tous les Parisiens. Il y a la même similitude entre l'*ulster* et la capote *moblot*, qu'entre le *waterproof* et l'imperméable ; dans les deux cas, deux noms servent à désigner le même vêtement.

Le genre, aujourd'hui, veut que ces grandes confections soient conditionnées en drap « roulière » à carreaux de tons neutres et filet tranchant, rouge, noir, etc. C'est encore plus original... et plus laid. Mais la mode en ayant décrété l'usage, il ne reste plus qu'à s'incliner ; du reste, l'*ulster* est chaud, ce qui est à considérer en ce moment, et puis il est commode dans l'ordinaire de la vie, et pour le commun des mortels. Ceux qui sont forcés d'aller à pied par toutes les intempéries, sont bien aises de s'enrouler dans ce sac, destiné à cacher plus d'une toilette défraîchie.

MARY D'AUBERVILLE.

UN MOT SUR LA POCHE

Est-ce à cause de la multiplicité des dépenses qu'entraîne la vie actuelle, et du besoin si pressant de mettre souvent « la main à la poche », que nous est venue la mode d'une jolie poche apparente ? Peut-être ; dans tous les cas, le fait existe et cet appendice est maintenant passé à l'ordre du jour de la fashion. Faire en ce moment une jolie robe sans poche serait une hérésie ; établir celle-ci sans un peu de « chic » serait un manque d'élégance absolu.

Posons donc ici quelques principes généraux :

Cet important auxiliaire doit toujours être très-apparent, se détacher du costume et faire saillie partout où on le place. La poche est factice ou réelle ; mais, dans tous les cas, elle doit paraître vraie. Si l'intérieur est trop peu profond, on peut pratiquer une fente communiquant à une poche placée dessous ; de cette façon, on joint l'utile à l'agréable.

La poche se fait, le plus communément, de même étoffe que la robe et s'orne des mêmes garnitures. Le modèle représenté sous le numéro 6, dans la gravure G. n° 582, répond au principe que nous venons d'émettre et convient à une robe de faille noire garnie de franges.

On fait la poche assortie aux garnitures, et le modèle n° 4 de la même gravure, qui est en velours, conviendra particulièrement à une robe ainsi garnie.

Sur une robe très-habillée, en soie ou velours, on pose une poche de même étoffe que l'on recouvre de flots de rubans, de coquillés de dentelle, etc. (modèles nos 7 et 8 de la gravure).

Les modèles 1 et 3, qui sont exécutés en deux étoffes, conviennent également à une robe habillée et à une robe simple ; appliquées à une robe simple, les poches en constitueront le principal ornement. Mais dans tous les cas, l'un des tissus doit être assorti.

Ajoutons que la forme de la poche est aussi variée que le goût et la fantaisie des femmes qui doivent la porter ; un dessin, une arabesque, n'importe quel ornement, suffisent à l'inspiration d'une couturière pour créer un modèle inédit.

On pose la poche sur les côtés du tablier ou derrière les hanches, en droit fil, en biais, et sur tous les vêtements possibles : veston, paletot, *ulster*.

Il faut faire entrer dans le même ordre d'idées l'aumonière, la-sacoche, et tout ce qui, remplaçant la poche, se suspend à la ceinture par des chaînes, des rubans, des anneaux, ou se passe au bras, comme le sac et le « ridicule ». Ce dernier, en filet de soie perlé et doublé de soie tranchante, est extrêmement élégant aujourd'hui.

M. D'A.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 289.

TOILETTE DE DINER. — Ce gracieux modèle s'exécute en surah blanc ou de couleur, ou en crêpe lisse. Sa forme est celle d'un plastron qui emboîte la poitrine, en formant un peu le creux vers le milieu ; les côtés sont écharcés vers le haut et le fichu se continue autour du cou pour se fermer derrière. L'étoffe est plissée à plis remontants, disposés en biais et réunis au milieu par une couture (c'est, du reste, la seule). Une dentelle légèrement ruchée orne tous les bords du fichu. On ajoute dans le haut une broche ou un nœud de cravate, et un autre nœud dans le creux du bas, en y joignant, si l'on veut, un bouquet mignon. Des manchettes assorties, que l'on pose sur le bas de la manche de robe, accompagnent généralement le fichu ; c'est même indispensable lorsque celui-ci est en soie. — Le fichu-plastron que nous venons de décrire est posé sur une polonoise de velours noir, à manches de cachemire bleu pâle, boutonnées sur le corsage même autour de l'entournure. — Ceinture *Agnès Sorel*, en velours bleu, fermée par une boucle dorée et soutenant, de l'autre côté, une gentille aumonière assortie à glands d'or. — La figurine porte la coiffure « à la Russe », fort à la mode en ce moment. Cette coiffure se compose uniquement de nattes formant calotte et tombant de chaque côté ; des bâtons d'or sont semés dans la coiffure. De larges anneaux d'or pendent aux oreilles.

G. N° 589.

1. Col *Paysan* et sous-manche assortie, en batiste, à large ourlet piqué à jour et broderie noire ou de couleur aux angles.
2. Chapeau de feutre gris, à fond mou ou velours noir, coulissé tout autour. Une grande plume gris ombré part du bandeau de devant pour traverser le dessus du chapeau et se terminer dans le bas. Bandeau de velours bouillonné et nœud derrière.
3. Chapeau de velours noir à passe diadème, bordé d'un galon grisaille. Écharpe de surah blanc crème, nouée sur la calotte où elle reste fixée par un motif argenté. Bandeau de même surah largement drapé et motif pareil au précédent pour le milieu.
4. Matinée en nansouck, doublée de taffetas rose, entourée d'un bouillon dans lequel est passé un ruban rose, et d'un volant de broderie anglaise. Cette garniture se répète au bas des manches avec des nœuds de ruban. Deux poches ornent l'un des côtés ; elles sont bouillonnées et ont une tête ruchée.
5. Col et sous-manche en toile unie, garnie d'une bande de broderie plissée à plis plats et peu creux.
6. Col et sous-manche en toile, garnis de biais écossais, avec bords festonnés et pois brodés dans les coins rabattus.

Description de la figurine coloriée L. n° 60.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE BAL. — Jupou en satin jaune à traîne, recouvert d'une jupe de crêpe assorti, coulissée dans sa hauteur et formant derrière des rayures de bouillonnés. Deux volants en crêpe plissé, avec double tête ruchée en satin, ornent devant le bas des deux jupons. Un seul volant de satin voilé de crêpe, à large plissé, termine la traîne. — Tablier de satin et crêpe réunis, entouré d'une double dentelle blanche dont l'une forme coquillé sur le volant de l'autre. Ce tablier est relevé en pouff derrière, et celui-ci est entouré d'une guirlande de roses variées, avec feuillage sombre, qui orne le côté et forme traîne derrière. — Cuirasse en satin et crêpe, encadrée dans le haut et le bas de coquillés de dentelle blanche, avec branche de roses au milieu de la poitrine. Mancheron garni de franges et d'un nœud assorti. — Panache de plumes jaunes fixé dans la coiffure par des roses semblables aux autres.

(Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et des gravures coloriées à la page 593).

PLANCHE G. N° 582. — DESCRIPTION, PAGE 599.



MODÈLES DE POCHEs, AUMONIÈRES ET GARNITURES DE POCHEs

CHRONIQUE MONDAINE

Aimez-vous la fourrure ? On en met partout en ce moment : aux pardessus des hommes et aux robes des femmes. On en garnit les jupes et aussi les souliers. Il n'est pas jusqu'aux chapeaux qui ne soient favorisés sans merci.

La forme adoptée pour les chapeaux de feutre, cette année, et qui rappelle un peu le tricorne de la garde française de l'ancien régime, se prête assez bien à cet envahissement de la fourrure sur les têtes féminines. Disposée en bordure étroite, la fourrure y joue le rôle de la plume sur les chapeaux des généraux. Les toques en velours et en peluche trouvent, dans la fourrure, leur ornementation du terroir.

Le goût pour la fourrure, cet hiver, ne s'en tient pas là. Il nous ramène les palatines si chères à nos grand'mères et les vêtements complètement en fourrure à l'extérieur. La martre, l'hermine reprennent aujourd'hui leur rang dans la toilette des femmes.

Depuis bien longtemps, c'était surtout comme doublure que s'employait la fourrure pour les manteaux. A peine risquait-on une légère bordure autour du pardessus et simplement à titre d'ornement. On est en train de changer tout cela. Nos grandes élégantes portent des pelisses entières de martre-zibeline doublées de satin piqué, des mantelets, des paletots ajustés également tout en fourrure. On relève ces vêtements par des nœuds de ruban, des passementeries, des ornements de métal. Plusieurs s'agrafent avec des bijoux en émail qui ressortent admirablement sur la fourrure.

L'hermine, si abandonnée, si démodée, retrouve sa vogue. On fait avec cette fourrure des paletots de jeune fille, merveilleux de grâce et seyants au possible. On les garnit de larges boutons de filigrane. Quelques jeunes femmes rehaussent ces vêtements de pierres précieuses entourées de brillants. La princesse Dolgorouki, qui vient de passer quelques jours à Paris, en portait un tout garni de turquoises serties dans des diamants : c'était d'un effet ravissant sur le fond d'hermine du vêtement. La princesse Wittgenstein attache sa palatine par des plaques en saphir d'une richesse merveilleuse, et il n'est pas douteux que l'application des pierres précieuses aux fourrures ne contribue beaucoup à faire reprendre à celles-ci toute leur faveur auprès des filles d'Eve.

Rien de plus fastueux, à la vérité, et de plus aristocratique que ces vêtements. Les petites bourses ne peuvent s'en passer la fantaisie et ils restent l'apanage d'une certaine classe sociale. Nous savons telles des pelisses dont nous parlons, — celles par exemple de la marquise de Caux, de la princesse de Sagan, de Mme de Talleyrand, de Mme de Rothschild, — qui, par la fourrure seule, représentent de soixante à quatre-vingt mille francs. On voit que le bon marché n'a rien à faire avec cette restauration de la mode, qui sera la grande sensation vestimentale de l'hiver.

Peu de choses à l'actif mondain cette quinzaine. Le monde n'est pas encore à Paris, ou ne veut pas avoir l'air d'y être. On pouvait le constater d'une façon frappante, l'autre lundi, à la reprise de *Don Juan*. Les plus belles loges étaient vides de leurs propriétaires. Elles étaient prêtées à des amis. La comtesse Marie de Moltke, en robe de faille blanche, sans aucun ornement dans les cheveux ; la comtesse Davilliers, en robe noire, avec couronne de feuilles d'or comme coiffure ; Mlle Davilliers, en charmante toilette blanche ; la baronne Gustave de Rothschild, en noir : voilà à peu près les seules individualités à noter parmi les spectatrices de cette représentation. M. Faure, Mesmes Krauss, Carvalho et Gueymard ont donné un grand éclat artistique à cette reprise de *Don Juan*.

Les salons officiels sont les seuls qui soient animés. La veille de la reprise du chef-d'œuvre de Mozart à l'Opéra, l'assemblée était fort nombreuse, le soir, au ministère des affaires étrangères ; mais l'élément féminin, il faut bien le dire aussi, y faisait défaut.

La mort et la maladie jettent le désarroi dans la vie châteline. Il y a quelques belles réunions cynégétiques, comme à Sainte-Assise, chez le prince Marc de Beauvau, ou à Nangis, chez le vicomte d'Haussonville, et c'est tout.

Au château de Bel-Éil, chez la princesse de Ligne, il y a eu une série de brillantes réceptions. La jeune comtesse de Beaufort-Spontin et la duchesse de Bisaccia président à l'hospitalité qui s'exerce dans ce beau domaine, et mêlent agréablement les plaisirs de la chasse à ceux du salon.

Dans la colonie russe, très-nombreuse en ce moment à Paris, le passe-temps en vogue est le souper après le spectacle. On se rend en nombre au théâtre, les uns ici, les autres là ; puis, le rideau tombé, on se retrouve tous dans une maison amie désignée à l'avance.

On soupe en se contentant mutuellement les plaisirs de la soirée ; ensuite, selon le goût et l'âge des assistants, on fait de la musique ou l'on organise une sauterie sans prétention. Le plus souvent, c'est une partie de cartes de haut intérêt qui termine ces réunions, dont le plus grand charme vient de l'intimité et de la libre allure qui y règnent.

Nous ne saurions trop engager nos mondains et nos mondaines en quête de divertissements à essayer de ce passe-temps, le plus agréable qu'on puisse trouver pour triompher de la saison transitoire que traverse, à cette époque de l'année, le high-life parisien.

Les soupers après le spectacle seront certainement, jusqu'à la fête des Rois, le plaisir de *great attraction* des gens de beau-vivre et des causeurs élégants.

Le maréchal de Mac-Mahon a rouvert les salons de la Présidence à Versailles. La dernière réception a été fort brillante. Malheureusement, la neige, qui a pris au débarcadère du chemin de fer les arrivants, avait gâté bien des cravates blanches et des bottes vernies.

Justement préoccupés du sort de leurs hôtes, les maîtres de céans, à la Présidence, vont s'arranger pour qu'un service d'omnibus soit fait à la gare, sur la plus large échelle, pour les réceptions gouvernementales. Les pantalons des invités du Président de la République n'auront donc plus rien à craindre désormais.

A propos de bottes et de bottes crottées, un aimable député racontait, à ce même jeudi présidentiel, une anecdote amusante sur Frédéric-Lemaître, le pauvre grand artiste qui est en train de s'éteindre comme sa camarade Mlle Déjazet.

C'était du temps où Harel dirigeait la Porte-Saint-Martin ; Frédéric-Lemaître y tenait la tête de la troupe. Bien que rémunéré suivant son mérite, l'artiste, aussi peu prévoyant que la cigale de la fable, se trouvait rarement en fonds. Sa poche était comme la caisse de la ville de Paris : aussitôt pleine, aussitôt vide. Tous les soirs, à l'heure du spectacle, il descendait de fiacre et courait au cabinet directorial.

— Harel, faites payer ma voiture, criait-il invariablement ; je n'ai pas le sou.

— Ah ça ! mon cher, lui dit un soir le directeur impatienté, c'est tous les jours la même antienne. Si vous n'avez jamais le sou, que diable ! pourquoi ne venez-vous pas à pied ?

— A pied ! tonna l'artiste avec un rugissement pareil à celui de Gennaro en face de Lucrece, à pied... — et présentant à Harel une semelle qui n'en était plus une — avec des bottes comme celles-là !...

BACHAUMONT.

VIRGINIE DEJAZET

Déjazet vient de mourir, et cette fin, quoique prévue, a été pour tous une douloureuse émotion. C'est un honneur de ce pays, que l'esprit, à lui seul, y tienne tant de place, et que, dès qu'il y a eu sur un talent ce rayon, la grâce et le charme, on sente si vite ce qu'on va perdre en le perdant. De comédiennes comme Déjazet, on n'en verra plus; le moule en est brisé comme celui des figurines du vieux Sèvres. La génération actuelle ne l'a connue qu'à son déclin, mais ce crépuscule valait une aurore. Dans ces dernières années seulement, la vieillesse, qui lui fut si longtemps légère, commençait à peser sur elle. Il y a dix ou douze ans, elle était jeune encore à miracle, quoiqu'elle fût née — à Paris, est-il besoin de le dire? — le 30 août 1798. Qui ne se la rappelle aux premiers soirs de *Monsieur Garat* et des *Prés Saint-Gervais*, vive et pimpante, la jambe leste, l'œil émerilloné, avec son profil de croquis rocaille, et sa silhouette de latin dansant sur une flamme?

Son originalité exquise fut d'être et de rester par l'esprit, comme elle l'était par la naissance, une femme du dix-huitième siècle. Au milieu d'un monde transformé, elle donnait l'impression piquante d'une contemporaine de Voltaire et de Beaumarchais, de Sophie Arnould et de la Guimard. Elle en avait la race et le trait, la désinvolture et l'allure. Il n'était pas jusqu'à sa petite voix frêle et stridente qui ne rappelât ces touches doucement fêlées des vieux clavecins sur lesquels ont voltigé les doigts des marquises. Un répertoire fait exprès pour elle la remplaça dans ce milieu qui était sa sphère. On peut dire que sa vie dramatique s'est passée presque tout entière sous l'ancien régime. Elle excellait surtout à représenter ses enfants précoces, le roué de la Régence et le petit-maitre de l'Œil-de-Bœuf, Richelieu et Létorière, Gentil-Bernard et Lauzun. Quelle vivacité spirituelle elle prêtait à ces freluquets de fine souche, quelle élégance dans le débraillé, quelle impertinence de bonne compagnie!

Parfois cette adolescence éternelle consentait gracieusement à vieillir, et quelle charmante duègne elle faisait alors! On se la rappelle, sous une douillette couleur de feuille-morte, chantant la *Bonne vieille* d'une voix attendrie, dont le tremblement était une caresse. Il n'y a pas un an encore, elle reparaisait, au Vaudeville, dans la *Douairière de Brionne*, et cette rentrée fit l'effet d'une évocation. Il fallait la voir, embéguinée dans ses guimpes, portant, avec une sorte de majesté baroque, le vertugadin et les atours du vieux temps, appuyée sur sa longue canne, comme sur une crosse de mère-abbesse. C'était la vieille femme de l'ancien régime, telle qu'elle apparaît, non pas seulement dans les comédies, mais dans les Mémoires du siècle dernier, imposante et bizarre, ridicule et vénérable à la fois, mettant de l'autorité dans la vétusté, du grand air dans l'impertinence, de l'esprit dans ses lubies même. Quel radotage incisif, quelles ironies vibrantes comme des traits de flûte, quelles vocalises dans le persiflage! Un couplet fredonné par cette comédienne presque octogénaire valait, en son genre, une cavatine chantée par la Patii. On y entendait l'écho d'un monde aboli; toutes sortes de finesses perdues, d'accents effacés s'y ravaient légèrement. L'esprit du dix-huitième siècle y résonnait en notes incisives. C'était comme une cloche d'argent qui continuerait à tinter, délicate et claire, dans un donjon ruiné par le temps.

Ce qui distinguait ce talent unique, c'était le fini net et orné qui est la marque des chefs-d'œuvre de l'esprit français. Chaque mot avait son accent, chaque nuance sa valeur, chaque intonation sonnait juste. Elle avait une manière à elle de filer le sous-entendu et la réticence, comparable aux dégradations d'un

fin clair-obscur. Sa façon de lancer le trait le dardait dans l'esprit, comme dans une cible qu'il faisait longuement vibrer. Rien d'apprêté pourtant dans ce jeu parfait, rien qui sentit l'effort ou l'étude; mais une aisance brillante, un naturel inimitable, quelque chose de semillant et de dégagé qui sentait les mœurs poudrées d'autrefois, et qu'aucun pastiche ne pourra nous rendre.

C'est une étoile qui file, l'étincelle d'un foyer désormais éteint qui s'envole, quelque chose d'irréparable et de précieux qui se brise. En s'en allant, Déjazet emporte les dernières grâces, le dernier sourire d'un art, d'un théâtre, j'allais presque dire d'une société disparue.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LA VIE HORS DE CHEZ SOI

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le succès qu'ont obtenu, à un an d'intervalle, les deux volumes d'études au crayon et à la plume publiés par M. Bertall sous ce titre: *la Comédie de notre temps*.

Cette forme gaie, incisive, d'observations comiques relevées çà et là par le sentiment délicat des choses, par un fin bon sens, un jugement sans prétention et une raison de bonne humeur, a semblé à bon droit chose aimable et piquante. De plus, l'union heureuse en la même main de cette plume originale et de ce crayon agile et fin, qui dit à l'œil ce que la plume n'a pu raconter, a créé un genre nouveau dont la place est marquée parmi les livres curieux de notre temps.

Toutes les qualités dont nous parlons ici se retrouvent dans le livre du même auteur que présentent cette année au public, avec un luxe d'édition qui leur fait le plus grand honneur, MM. E. Plon et Cie (rue Garancière, 10). Ce qu'est le nouveau tableau de mœurs de Bertall, le titre même l'indique suffisamment: *La Vie hors de chez soi* (Comédie de notre temps), sous ces quatre aspects fournis par les saisons: le *Printemps*, l'*Été*, l'*Automne* et l'*Hiver*.

Bien que ce livre soit distinct des autres et fasse un tout bien déterminé à part, la même pensée d'observation vivante et vécue le relie à ses deux prédécesseurs et complète le tableau si curieux de l'époque de transition dans laquelle nous vivons.

Les chemins de fer, on n'a plus à le faire remarquer, ont transformé les habitudes et les mœurs. Maintenant, grâce à eux, chacun se dit, comme se disent sans doute les oiseaux voyageurs:

— Il fait froid ici; allons au Midi retrouver le soleil. C'est l'*Hiver*.

Et puis: — Il fait bon la-bas, voici la saison; allons à Paris. C'est le *Printemps*.

Puis encore: — Il fait étouffant à Paris. Où est la fraîcheur? Allons aux bains de mer, courons aux montagnes, aux villes d'eaux. C'est l'*Été*.

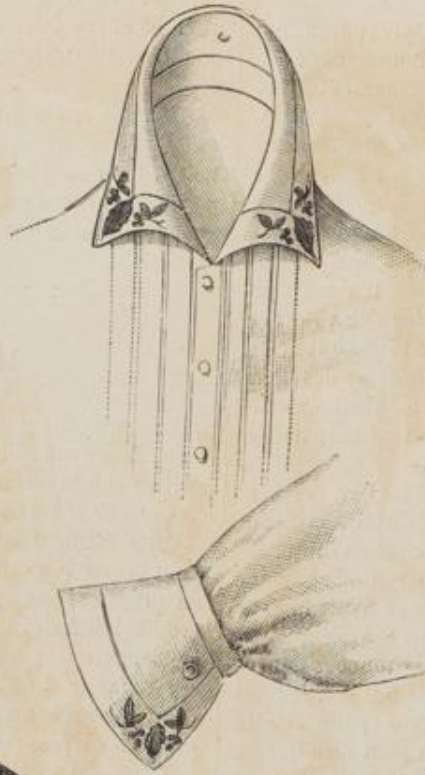
Enfin: — Le temps s'est par trop rafraîchi; c'est le moment de la chasse, des visites et des veilles aux châteaux. C'est l'*Automne*.

Ainsi fait-on. Et l'auteur a suivi fidèlement ses personnages le crayon à la main, saisissant sur nature, avec sa verve humoristique et gaie, toutes les petites comédies qui se jouent au milieu de ces décors variés. Tout cela est plein d'idées nouvelles, de fins aperçus auxquels se joignent parfois la note de l'émotion et celle du sentiment.

Tel est ce livre dans lequel chacun des voyageurs se retrouvera, et surtout retrouvera les autres.

CH. DAVID.

PLANCHE G. N° 589. — DESCRIPTION, PAGE 590.



MODELES DE CHAPEAUX, LINGERIE DETAILS DE MODES



A. Levy, imp. r. des Mout. 66

Jules David

M. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Confections de la Maison, Costaud, Rue des Foyers, 25 & 27.

Ettoffes, Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli, 3-10 - Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Parfumerie, Oriza de L. Legerand, r. S. Honoré, 207. Eau Figaro, B^{te} Bonne Nouvelle, 1.

Entered at Stationer's Hall.

1871





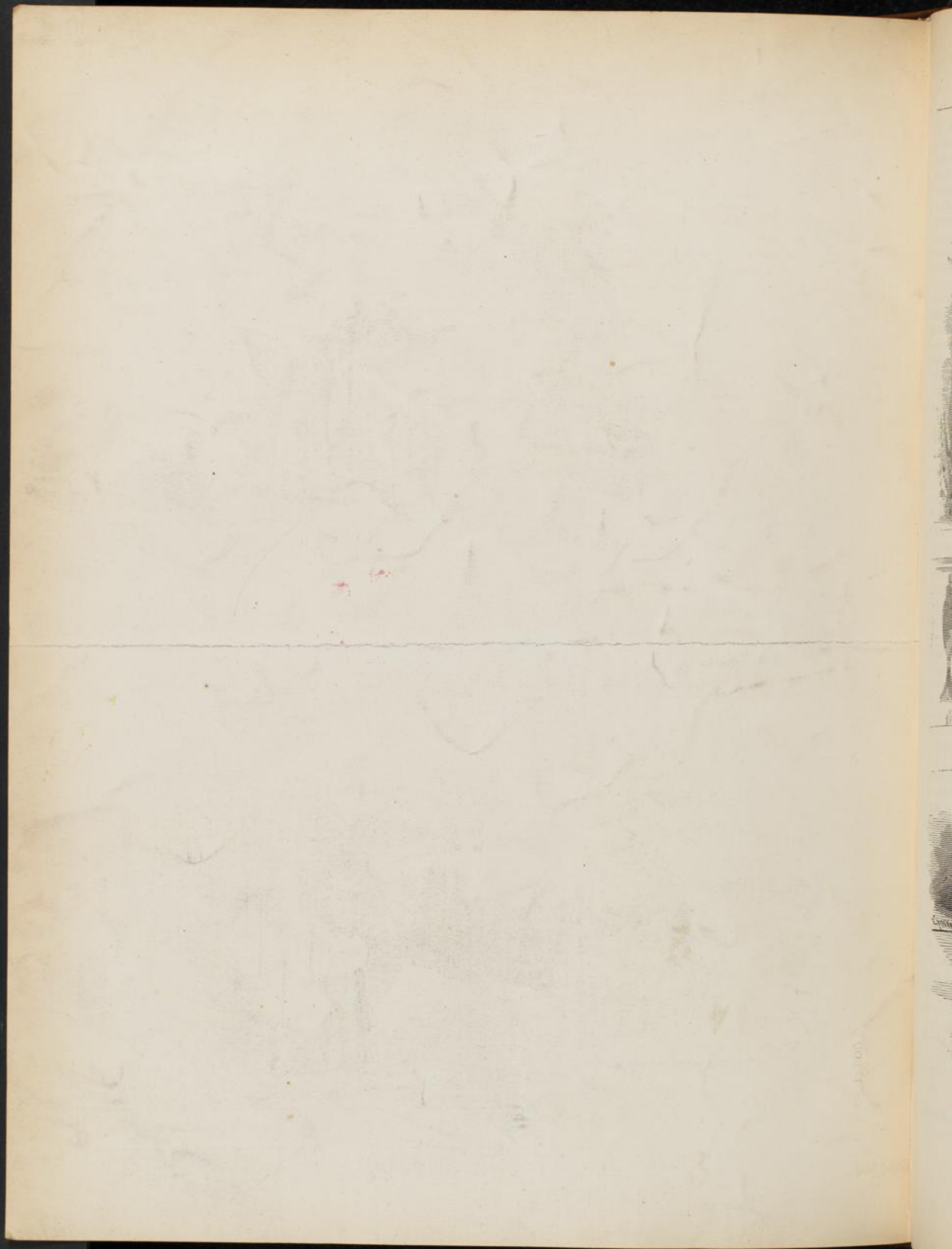


PLANCHE G. N° 580. — DESCRIPTION, PAGE 598.



COSTUMES DE PROMENADE

Modèles des Grands Magasins du Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10).

LA SONNETTE DE M. BERLOQUIN

(NOUVELLE. — FIN.)

IV

L'automne arriva bien vite avec des nuages chargés d'humidité et divers symptômes annoncèrent à M. Berloquin qu'il fallait décidément compter chaque hiver avec les rhumatismes. Véronique fut heureuse de n'avoir pas brusqué les choses : comme un chat patient, elle avait attendu que la souris sortit de son trou ; une fois par an elle était à peu près certaine maintenant de tenir son maître, qui, étendu dans son fauteuil, ne pouvait lui échapper.

La main de la gouvernante devint plus onctueuse que jamais en matière de massages, ses cataplasmes plus émollients. Véronique trouva des farines de graine de lin douces comme de la rosée, et le malade ressentit l'action de soins pénétrants qui entrent pour une grande part dans le succès des remèdes.

Quand Véronique dépeignit à mots couverts l'heureux avenir que se préparait un homme « d'un certain âge » en entrant dans le port du mariage, M. Berloquin essaya d'en revenir à son vieux jeu de temporisateur ; mais en pareille circonstance ses atouts étaient faibles ; il n'était plus question de se sauver de la partie en jetant les cartes sur la table. Il fallut payer comptant et M. Berloquin comprit que même sa servante ne reculerait point devant un voyage *in-extremis*. Pour la deuxième fois l'homme était cloué dans son lit par une affection qui, en s'en allant, disait : Au revoir ; il en pouvait être ainsi longtemps. Qu'arriverait-il si Véronique, furieuse d'échouer dans ses projets, quittait la maison ? « Eh bien, non, elle ne me quittera pas, pensait M. Berloquin ; une existence tranquille, de bons gages la retiendront. »

Ce fut un éclair que cette dernière idée.

Augmenter les émoluments de celle qui, depuis vingt ans de service, touchait cent quatre-vingts francs par an ! Lancé à toute vapeur sur les rails de la générosité, le bourgeois arrondirait cette somme et, de son propre chef, la porterait à deux cents francs.

Deux cents livres par an pour la « location » d'une servante représentent une somme considérable à Loches.

Un soir que Véronique s'appretait à remplir ses fonctions de garde-malade, et que sur ses lèvres se révélait le retour d'une des demandes qu'elle faisait fréquemment :

— Tu es bonne fille, dit M. Berloquin, tu me soignes bien et je veux le reconnaître. A partir de la Saint-Jean prochaine, tu seras augmentée.

— Ce ne sont pas des gages que je réclame, répondit la gouvernante d'un air qui fit réfléchir le malade.

— Oui, je sais, nous verrons...

— Il n'y a pas de « Nous verrons ! » s'écria Véronique froide et impérieuse.

Un instant de silence succéda à cette réponse aussi terrible que la vue d'une batterie démasquée.

— Eh bien, demain...

— Non, plus demain !

— Tu ne me laisses pas achever, ma bonne... Demain, tu iras chez M^e Quinard, et tu le prieras de passer à la maison... J'ai à lui parler.

Véronique se tut sur ce mot. Le notaire, corrompu depuis longtemps par les attentions que la gouvernante avait pour lui, n'apporterait certainement aucun obstacle à ce projet. Que lui importait que M. Berloquin épousât sa gouvernante ! Peut-être même prendrait-il en main les intérêts de Véronique et la ferait-il avantager dans le contrat...

Le lendemain, dès la pointe du jour, la gouvernante allait prévenir M^e Quinard de passer chez M. Berloquin pour affaires urgentes. Quand le notaire arriva, il fut reçu par Véronique avec un de ces sourires fondants que connaissent les officiers ministériels appelés en pareille occasion. La gouvernante introduisit M^e Quinard dans la chambre de son maître et chercha ce qu'elle pourrait bien ranger et épousseter, croyant par ce moyen assister à l'entretien.

— Laissez-nous, Véronique, dit le malade ; et si par hasard quelqu'un me demandait, qu'il attende que j'en aie terminé avec mon notaire.

Véronique sortit avec l'émoi d'une souris cherchant un trou pour s'y fourrer. Comment faire pour entendre cet entretien d'où dépendait son avenir ? Mais, comme il était important de ne pas compromettre par une indiscretion le succès d'une conférence dont le résultat était certain, elle rentra dans la cuisine et, pour la première fois de sa vie, s'assit sans songer à travailler.

L'entreciel lui eût paru long, si ses pensées n'avaient été actives. Cependant la porte de l'antichambre s'ouvrit, et M^e Quinard apparut avec un air encore plus gracieux qu'à l'ordinaire.

— Mon enfant, dit-il, voulez-vous demain prendre la peine de passer à mon cabinet ?

Véronique crut se trouver mal de joie. Pour la première fois le notaire l'avait appelée : *Mon enfant*.

Elle revint à la chambre de son maître d'un pas léger, comme portée par des ailes d'oiseau. Elle avait quinze ans et eût marché sur des fleurs sans les écraser. Comme M. Berloquin se tut sur l'entretien avec son notaire, la gouvernante eut la discrétion de n'y pas revenir : cette affaire comportait un solennel qui ne devait être traité que par devant notaire.

Le lendemain, ayant fait une toilette de « dame », Véronique se rendit chez M^e Quinard ; et à peine eut-elle posé le pied sur le seuil de l'étude, qu'elle comprit que ses vœux étaient enfin réalisés : le notaire fit rouler à son approche un large fauteuil de cuir dans lequel la servante hésita un moment à s'asseoir, elle qui ne connaissait que la chaise de bois de sa cuisine.

— Mon enfant, dit M^e Quinard d'un ton grave, je suis chargé de vous faire connaître les intentions, à votre égard, de M. Berloquin. Se sentant malade et ayant des appréhensions pour sa santé, il trouve que le moment est venu de reconnaître les soins dont vous l'avez constamment entouré... Entre parenthèses, je vous dirai que M. Berloquin, qui n'est pas accoutumé à la maladie, voit l'état de sa santé plus noir qu'il n'est réellement ; ses souffrances rhumatismales n'empêchent pas les fonctions du corps ; au contraire, un certain nombre de mes clients, dans la même situation, ont vu, grâce à un régime sain et à toute absence d'émotion, leur état de santé s'améliorer dans cette position. C'est vous donner à comprendre que, dans la situation nouvelle que vous crée M. Berloquin, il est de votre intérêt de continuer vos bons soins.

Véronique murmura le même *oui* qu'elle s'appretait à prononcer au pied des autels.

— Après de mûres réflexions, continua le notaire, M. Berloquin s'est entendu avec moi pour vous constituer après sa mort une rente de douze cents francs, indemne de tous droits... Cela est minuté dans le projet de testament que nous avons esquissé ensemble hier, et j'ai été heureux d'être chargé de vous faire part, le premier, de cette bonne nouvelle.

La tête de Véronique était retombée sur sa poitrine.

— C'est tout ? demanda-t-elle, la figure cramoisie, quand elle eut la force de la relever.

— Je n'ai pas reçu d'autres instructions, dit M^e Quinard... Trouveriez-vous cette rente insuffisante ?

Véronique, dans sa confusion, ne répondit pas.

— Parlez, dites... Ce testament n'est qu'un projet ; je ferai vos observations à M. Berloquin.

— C'est inutile, je suis satisfaite, dit Véronique en prenant congé du notaire.

Elle étouffait et elle avait besoin d'air. Elle sanglotait en dedans. Maintenant le caractère de M. Berloquin lui apparaissait dans toute son indécrotte. N'osant opposer un refus direct à Véronique, il avait chargé un tiers de parler pour lui. A la fois faible et résolu, cet homme avait une âme de fer dont aucun marteau n'eût pu faire jaillir d'étincelles.

Ce jour-là, avant de revenir à la maison qu'elle maudissait, Véronique fit de longs tours sur le Mail, une promenade où personne de la ville ne se promène. Elle ne se sentait pas assez de sang-froid pour rentrer. Tous ses nerfs se crispaient. Son fond de paysanne sauvage se révélait, et, dans son indignation, elle eût été capable de dire à son maître : « Vieux chien, crève donc avec tes rhumatismes ! » Ce qui, naturellement, eût troublé M. Berloquin. Il fallait laisser éclater cette révolte dans la solitude, donner aux nerfs le temps de se calmer.

Après une vingtaine de tours dans ce Mail solitaire, la gouvernante put rentrer dans le cul-de-sac des Trois-Visages avec une apparence de calme. Quoique les sentiments broyés par l'énorme pierre que leur avait lancée M^e Quinard, Véronique affecta une sorte de placidité : elle ne témoigna pas à son maître que son cœur fût ulcéré et elle continua à soigner si parfaitement M. Berloquin que, parfois, le célibataire regardait sa servante avec inquiétude, étonné de ce qu'elle ne lui témoignât aucune rancune de sa décision ; cependant, le bourgeois, qui jugeait des autres par lui-même, se disait que Véronique avait sacrifié ses prétentions à une rente bien consolidée, et que chez les paysans l'amour de l'argent l'emporte sur l'idée du mariage.

V

Ces diverses péripéties avaient eu pour résultat de faire oublier la fête de Noël qui approchait, et, encore une fois, M. Berloquin était cloué dans son fauteuil, pris par les rotules qui refusaient leur service.

— Je veillerai pour Monsieur, dit Véronique qui, pendant trois jours, prépara de nombreux engins de défense et montra une résolution qui semblait se doubler contre les agresseurs anonymes.

A minuit, la gouvernante, jusque-là établie près du lit de son maître, sortit pour veiller à la sûreté de la maison. A cette heure, M. Berloquin sommeillait, lourdement et légèrement à la fois. Des tressaillements névralgiques l'agitaient et le faisaient retomber dans son lit comme s'il eût été précipité d'un cinquième étage. Cela le réveilla désagréablement, quoiqu'il fût aise d'échapper aux mauvais rêves qui troublaient son sommeil.

Une veilleuse sur la table de nuit jetait de pâles reflets dans l'appartement. Au dehors, le vent faisait entendre des sifflements de colère, qui répondaient à l'écart de l'esprit de M. Berloquin. Accoudé sur son lit, il écoutait et réfléchissait. Tout-à-coup une lueur se produisit dans le cerveau du malade, et ses yeux brillèrent d'une seconde flamme.

Ecartant les draps, sans craindre les rigueurs du froid, car il était emmaillotté de flanelle, M. Berloquin passa les manches de sa robe de chambre. Puis, avec un effort suprême, il descendit du lit ; mais, les jambes refusant de le porter, le célibataire se traîna sur le parquet et rampa ainsi jusqu'à la porte de l'appartement. De temps à autre, il se reposait, l'oreille aux aguets. Par une volonté qui perla sous forme de gouttes de sueur, M. Berloquin, se soulevant sur les poignets, atteignit le loquet de la porte et le souleva.

Qui eût vu le célibataire ramper par le corridor eût pensé à un serpent se glissant dans un maquis. C'étaient des allongements de membres, des pelotonnements contre les murailles, des arrêts anxieux, des tensions de nerfs désespérées, dont l'ombre

avait connaissance. Au milieu de ce silence de nuit, M. Berloquin percevait des bruits qui eussent échappé aux oreilles des plus fins.

Au moment où il touchait la porte d'entrée du corridor donnant dans la cour, M. Berloquin faillit se trouver mal. Comme un marin échappé à la perte d'un navire, qui pendant une lieue lutte contre les flots, et coule à fond à bouts d'efforts, le célibataire sentait le cœur lui manquer. Des chaleurs morbides parties de l'intérieur faisaient osciller sa tête.

Tout à coup l'infurnal tapage de la sonnette se fit entendre. Ouvrant la porte dans un accès de rage :

— Malheureuse ! s'écria M. Berloquin face à face avec Véronique qui, frénétiquement suspendue au cordon, détruisait pour la douzième fois la sonnette de son maître.

CHAMPFLEURY.

UN JOUR DE NEIGE

Connaissez-vous rien de plus triste que ces longues journées où le ciel chargé semble prêt à se laisser tomber sur la terre, où la ville, envahie toute la journée par un brouillard grisâtre sur lequel tranchent seulement les flocons de neige qui viennent le moucheter à leur fantaisie, à l'air de n'être que l'ombre d'elle-même ? Tout est estompé de vague, on ne distingue pas le bout des rues les plus courtes, les chaussées ne sont plus que de longues raies blanches sur lesquelles paraissent quelques taches noires glissant le long d'un mur ; on ne les distingue plus, parce qu'elles se fondent avec lui. Dès trois heures, les boutiques sont obligées d'allumer le gaz ; sa lueur, qui perce, rougeâtre, à travers la buée des vitres, a quelque chose d'une veuleuse funéraire.

Dans l'intérieur des maisons, la tristesse est plus grande encore ; partout l'ombre, ou même la nuit ; partout un froid glacial. Dans l'escalier noir, le pied hésite ; on se retient à la rampe humide ; la main tâtonne avant de trouver le cordon des sonnettes qui rendent un son étouffé.

Partout, répétons-le, la tristesse et la nuit ; la rafale pleure comme la misère.

La misère, la vraie misère pleure aussi sur la toiture lézardée de plus d'une mansarde ; mais le passant ne la voit pas parce qu'elle se cache, ne l'entend pas parce que la voix est assourdie par les sanglots et glacée par le froid.

Voyez-vous, tout en haut de cette maison à pignons qui fait le coin d'une des dernières rues du vieux Paris, cette mansarde ou plutôt cette lucarne où quatre mauvais carreaux à demi brisés, consolidés avec du papier, défendent mal les habitants contre la bise qui fait rage ?

Entrons. — Dans un coin, un grabas recouvert de chiffons salis par l'usage et qui tiennent lieu de drap et de couvertures.

Une seule chaise ; la mère, en haillons, les coudes aux genoux, la tête dans les mains, est assise devant la cheminée sans feu ; trois petits enfants qui grelottent se pressent contre elle pour se réchauffer. Le père est là, dans un coin, les bras croisés, le dos appuyé au mur ; il vient de rentrer les poches vides, il n'a pas trouvé de travail : il y a tant de chômage pendant cette saison de douleurs qui s'appelle l'hiver, celle précisément où le pauvre aurait le plus besoin de travailler sans relâche !

Un silence de mort règne dans le taudis, on n'entend que les soupirs des enfants qui ont faim et qui ont peur parce qu'il n'y n'y a pas de lumière. Tout à coup, la mère s'écrie :

— Que c'est triste une cheminée où il n'y a pas de feu ! Toutes les voix de la maison vous arrivent. J'entends la dame du quatrième qui groade sa bonne parce qu'elle a laissé brûler les côtelettes ; elle dit qu'elles sont bonnes à jeter.

— Tais-toi donc, femme, tu vas donner faim aux petits.
— Ils auront bien faim sans cela, va. Après tout, tu as raison; mais c'est qu'aussi c'est énervant de n'entendre que des bruits d'assiettes et de fourchettes!

— Voyons, femme, faut se faire une raison... change de place... mets-toi près de la fenêtre...

— C'est cela, pour geler...

— As-tu plus chaud près de la cheminée, sans feu?

— C'est égal, je me figure.... Ce que c'est que d'avoir des portes qui ne ferment pas...

Elle reprit après quelques instants de silence :

— La porte cochère ne fait que s'ouvrir à chaque instant; on reçoit sans doute dans la maison.

— N'aies pas peur, il ne viendra personne pour nous, dit l'homme en soupirant.

L'homme pourtant se trompait.

Deux coups discrets furent frappés tout à coup à la porte du logis. Tous ces pauvres êtres tressaillirent. Quel était l'inconnu qui leur arrivait? Ils virent entrer une jeune dame :

— Mes amis, leur dit-elle, j'ai appris que vous étiez malheureux, trop malheureux réellement. Laissez-moi vous venir en aide. Voici, pour commencer, quelques provisions; cela vous remettra un peu. Vous allez dormir en paix. Vous, madame, vous viendrez me voir demain, je vous donnerai de la couture. Pour vous, monsieur, voici une adresse; allez-y dès demain matin, on vous embauchera, vous êtes attendu. — Et ces pauvres petits, comme ils doivent avoir froid! — Je vous ferai envoyer des vêtements pour eux, et des couvertures.

— Mais qui donc êtes-vous, madame? Une fée ou un bon génie! s'écria la pauvre femme.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, mes amis; je suis tout simplement de celles qui s'inquiètent de ne point laisser souffrir alors qu'elles peuvent soulager. C'est mon bonheur à moi de répandre tout le bien-être dont je peux disposer.

L'excellente dame se retira après avoir, outre ses provisions, laissé une petite somme d'argent.

L'homme descendit; bientôt le feu pétilla dans lâtre. Les parents et les petits enfants se réconfortèrent amplement.

Cette fois, la cheminée n'avait plus que des voix joyeuses.

Et pourtant la neige tombait plus drue. La nuit était descendue, plus épaisse, plus noire que de coutume.

Mais la Charité venait de passer.

Édouard DANGIN.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 580.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe *baby* en drap bleu marine; devants de forme princesse, carrés et sans pinces; dos cintré et plat, au bord duquel la jupe plissée est montée. Nœuds papillon en ruban assorti sur le côté de la jupe. — Capulet en drap velours du même bleu que la robe; vêtement court et large, à capuchon derrière et manches rondes. — Calotte marine en drap bleu, avec pompon rouge sur le milieu dessus, et bordure écossaise rouge et bleue. — Bottines à guêtres de drap bleu.

2. Costume en gros tissu feutre, et paletot en matelassé de laine noir. — Jupon uni à courte traîne. — Polonaise de forme princesse, à bords dentelés et garnis d'un volant plissé; elle est drapée et relevée sur le côté derrière, formant un large coquillé entremêlé de coques de ruban marron. — Paletot genre dolman, à dos très-court et devants plus longs; manches à la Juive. Tous les bords du vêtement sont entourés de skungs. — Chapeau de feutre noir, garni de flots de coques en ruban marron, placés en tous sens autour de la calotte, avec une aile bronzée formant aigrette. Bandeau de feuilles de velours bronzé.

3. Petite fille de cinq à six ans en costume de drap gris de fer. — Robe princesse plissée derrière, entourée d'un biais en pareil posé au-dessus de l'ourlet, avec quatre ou cinq rangs de soutache noire. — Confection de même étoffe, de forme ajustée dessous et dont les devants se prolongent en

pointes de châle, avec une grande pèlerine recouvrant le tout. Large galon mohair noir et soutaches assorties posés sur tous les bords. — Chapeau de velours noir, avec plumet sur le côté et ruche chicorée dessous.

4. Petite fille de quatre à cinq ans. — Capote *baby* en velours noir servant de pardessus. Devants de forme princesse et flottants. Longue basque se prolongeant en pointes sur les côtés, et jupe plissée réunie à la basque. Bande de marmotte sur les bords ainsi que sur les parements des manches. — Manchon de même fourrure pendu au cou par une cordelière. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours gros bleu; bandeau semblable et aigrette blanche sur le côté.

G. N° 582.

MODÈLES DE POCHE, AUMONIÈRES ET GARNITURES DE POCHE.

1. Poche *Figaro*, en lainage de fantaisie, pour l'intérieur. Le devant est découpé en languettes lisérées de soie foncée, croisées et boutonnées les unes sur les autres. Une pointe de velours, doublée de soie claire, traverse la poche intérieurement; elle la dépasse dans le haut par un ruché qui forme tête, et en ressort en bas par une pointe entourée de franges.

2. Aumonière et poche en faille noire, doublées de soie blanche. Le haut de l'une et de l'autre forme une tête ruchée soutenue par un ruban noué au milieu; le bas se termine par une frange à pomponnettes et grillée. La poche est reliée à l'aumonière et celle-ci à la taille, par des rubans passés dans des anneaux de métal, avec nœuds en ruban.

3. Poche *Cornemuse*, extérieurement en drap ou laine de fantaisie, doublée de faille noire. La partie supérieure, rabattue sur elle-même, forme un revers. Le milieu devant est fendu; les bords sont percés d'œillets d'argent, dans lesquels passent deux rubans noirs, en guise de lacets, dont les quatre extrémités sont terminées par des baguettes d'argent. Ces rubans, ainsi disposés et noués en haut et en bas, donnent un caractère particulier à la poche.

4. Poche *Dandy* en velours noir, avec revers de cachemire découpé en trois larges dents se boutonnant à la poche par des boutons de velours.

5. Poche *Bonne femme* en faille noire, doublée de soie pâle et fermée par une coulisse qui forme la tête; un ruban assorti à la doublure entoure la partie coulissée et le nœud en est passé dans une boucle d'acier. Franges à tête de passementerie dans le bas.

6. Sac dit *Ridicule*, en faille noire, garni d'un long parement de velours, brodé d'acier, qui dépasse le sac et dont l'extrémité est terminée par un gland. L'anse du sac est en ruban.

7. Garniture de poche, composée de bouclettes de ruban, se fixant à une poche quelconque par une traverse en velours et des boutons d'argent.

8. Garniture de poche pour robe habillée. Cette garniture consiste en un coquillé de dentelle, entremêlé de ruban, présentant la forme que doit avoir la poche: plus large du haut que du bas.

9. Sacoche en velours noir, doublée de faille blanche, entourée dans le haut d'un galon blanc tramé argent, dont l'extrémité passe dans une boucle d'argent pour la fermer.

10. Poche *Mazaniello*. Grand filet d'argent, ou d'acier, passé dans un anneau assorti et mobile, destiné à fermer l'ouverture. Chaîne de même métal, prise d'un côté dans l'anneau et fixée de l'autre à la partie supérieure du filet. Cette poche se suspend à une ceinture *Jeanne d'Arc*.

11. Poche *Portefeuille*. Ce modèle est en sicilienne soutachée d'argent et garnie de franges et de glands assortis. Il offre cette particularité que le haut, se rabattant sur la poche pour la fermer, à la façon de l'enveloppe d'un portefeuille, entre comme celle-ci par une languette et ressort dans le bas de la poche.

12. Poche *Cornet d'abondance*, consistant en une longue bande de faille plissée, tortillée et entourée de biais de même étoffe, avec des nœuds papillon en ruban assorti. Tête plissée dans le haut et dans le bas terminée en pointe; quelques bouclettes de ruban.

Description de la gravure colorée n° 1281 C.

TOILETTES DE VISITE ET DE MAISON. — Costume en cheviot uni, de couleur noisette, et madras de laine à carreaux violets. — Jupon en uni, très-peu à traîne, entouré de biais en madras et de plissés, ceux-ci cousus au bord des biais. — Polonaise en madras formant un tablier carré, froncé dans le haut derrière et réuni sous des pans assortis aux deux étoffes. Des bandes d'uni l'encadrent complètement, tout en laissant dépasser les bords. Manches en cheviot uni, terminées en carré et ouvertes sur le dessus; elles sont entourées d'un biais en madras, avec nœud de ruban assorti à l'uni. — Paletot *Madame l'Archiduc*, en madras, sans manches, garni dans le bas de bandes unies semblables aux précédentes et posées comme elles. Col rabattu, ouvert en châle, bordé de même et fermé devant par un nœud

de ruban. — Chapeau de feutre à passe enlevée et bordée de galon natté noir; dessous, une torsade de velours groseille, et un camélia blanc sur le côté. Galon semblable autour de la calotte, formant plusieurs bouclettes sur le côté, au pied d'une touffe de plumes noires dont l'une vient tomber sur le devant de la passe.

2. Costume composé d'un jupon de velours noir et d'une polonaise en fantaisie de laine grise, à carreaux noirs très-fins. — Jupon à courte traîne, entouré d'un haut volant froncé que surmonte un large bouillonné à tête ruchée. — Polonaise de forme princesse, fermée derrière par des boutons de velours noir. Les manches sont également boutonnées dans toute leur longueur sur la couture de dessus; parements de velours et nœuds dans le bas. Col montant et rabattu, en velours noir, formant deux longues pointes devant. Le bas de la polonaise est relevé en coquillé au milieu derrière, de façon à en découvrir la doublure de velours.

Description de la gravure coloriée n° 1282 D.

Substituée à la gravure coloriée N° 1281 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de velours caroubier, à haute calotte et passe roulée. Il est entouré d'un ruban puce, drapé et noué sur le devant, avec les pointes en l'air; un galon d'or part de ce nœud pour se fixer derrière. Plume amazone blanche, à pointe puce, recouvrant tout le chapeau; plume assortie posée en bandeau.

2. Cuirasse de cachemire blanc, rayé de galons lamés or; ruche de crêpe lisse ou tulle blanc dans le haut.

3. Veston-cuirasse (pour l'appartement) en cachemire ou sicilienne gris perle. Col à revers en velours bleu ouvrant le vêtement, avec nœud de velours; deux bandes de velours entourent le haut et les devants du veston. Bordure de velours sur les entournures, et bandes de velours dessinant une sorte de large patte triangulaire sur les hanches avec un liséré de soie grise. Trois lisérés semblables terminent le bord inférieur.

4. Chapeau de théâtre, en velours bleu. Calotte basse et passe enlevée; bandeau de plumes dessous et large nœud, composé de plusieurs coques en ruban assorti, posé sur le côté. Une plume amazone s'échappe de la passe sur la calotte et revient en s'arrondissant derrière. Draperie de faille autour de la calotte.

5. Chapeau de feutre gris ardoise, à passe diadème devant et bavole derrière. Bandeau formé par une draperie de ruban rayé lilas et blanc; rose derrière. Un ruban pareil, drapé autour de la calotte, forme un nœud sur le côté; de ce nœud sortent une petite plume posée en aigrette et une plume amazone qui couvre la calotte pour tomber bas sur le chignon.

6. Col-fichu en batiste blanche et soie violette. La batiste forme un plastron à plis plats, entourés d'une bande lisérée, avec col montant tout plissé. La soie violette recouvre en partie la batiste en formant un col montant et un plastron découpé dont les bords sont garnis de velours assorti. Nœuds de ruban à bouts flottants terminant le tout.

REVUE DES MAGASINS

Joindre l'utile à l'agréable, voilà en fait d'étrennes ce qui nous paraît le plus sage, et beaucoup de nos lectrices seront certainement de notre avis. Aussi n'hésitons-nous pas un instant à donner ici un aperçu des avantages sans nombre que la maison du *Comptoir des Indes* offre aux personnes qui s'adressent à elle.

Voici d'abord un assortiment considérable de foulards de cou et de coiffures marmottes, pouffs, etc., pour dames: en 33 cent. de carré, à 3 fr. 50; en 65 cent. à 8 fr. 50. On trouve ces articles dans toutes les nuances désirables, une cinquantaine au moins, et encadrés d'une jolie bordure. Le même genre de foulards pour hommes, en 80 cent. de carré, varie de 8 fr. 50 à 12 fr.; à quatre lisères, une qualité extra en 90 cent. de large est cotée 15 fr.; cette dernière série comporte un choix de carreaux grisaille et autres, de nuances on ne peut plus heureuses.

Le grand foulard de poche, à dessins de cachemire, dans toutes les dispositions possibles, varie de 8 fr. 50 à 15 fr.

Nous abordons maintenant un ordre d'idées plus élégantes, offrant aux femmes qui vont dans le monde de précieuses ressources. On trouvera là certainement, comme dans ce qui précède, de charmantes étrennes à offrir à une jeune femme. Ce sont des fichus tout faits en véritable crêpe de Chine, entourés de franges effilochées et dans toutes les mesures, à 10 fr. 50; puis de grands carrés de crêpe de Chine, entourés de hautes franges, mesurant un mètre en tous sens, et formant un châle à deux pointes, qui se drape admirablement, à 30 fr.

La mante *Médicis* est un véritable vêtement en crêpe de Chine noir,

ou de n'importe quelle couleur, drapé comme un châle, avec deux pointes de col derrière et des flots de ruban, puis des franges postillon sur les bords. Prix: 60 fr.

La mantille *Andalouse* est une longue écharpe en crêpe de Chine de toutes couleurs, garnie de franges plates, et que l'on peut mettre à toute fin. Le prix est de 48 ou 58 fr., selon la qualité.

Chaque article est expédié « franco » par le *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) contre remboursement.

— Les modèles de toilettes que nous avons vu expédier par la maison LASSALLE et Cie (21, rue de Grammont) nous ont paru les types parfaits de la mode élégante.

Les robes de forme princesse sont sobres d'ornements; les étoffes, d'un goût exquis. Les soieries à rayures ou damiers veloutés, et particulièrement celles à dessins Renaissance d'une grande harmonie de ton, font des robes délicieuses pour toilettes de dîner et de visite. La maison Lassalle a fait aussi quelques très-jolis modèles en costumes de sortie du matin.

Nous devons rappeler à nos lectrices les avantages offerts par la maison Lassalle, lesquels se résument en des modèles tout à fait inédits, qu'on ne peut obtenir dans aucune maison de confection ou de nouveautés, — en une différence de prix assez considérable par rapport à celui des grandes couturières, et enfin dans la facilité d'obtenir des renseignements très-détaillés et de pouvoir d'avance se rendre compte de ce qu'on dépensera pour chaque chose commandée.

Comme renseignement, le prospectus de la saison d'hiver est déjà un élément qu'on peut se faire envoyer. On répond, d'ailleurs, à toutes les lettres.

Les confections en pardessus pour mise parée sont adoptées définitivement par les femmes élégantes. La maison Lassalle a aussi de charmants modèles de casaques, de sorties de bal et toute une série de toilettes d'appartement.

On peut également s'adresser à cette honorable maison pour l'acquisition des fourrures, des châles, des bijoux, pour les assortiments de corbeilles de mariage et de trousseaux.

— Nous recommandons à toutes nos lectrices élégantes les *barbes de dentelle écrite* en soie ou en laine, les écharpes et coiffures, sorties de bal, capuchons, et les *volants pour garnitures de costumes*, — articles actuellement en grande vogue, — dont la maison CALISTE (rue Neuve-St-Augustin, 23) s'est fait une spécialité sans égale. Il y a des *barbes-écharpes* depuis 5 fr. 75.

Le nom de la maison Caliste, si connu et si légitimement estimé, est le plus sûr garant de la perfection de tous les objets qu'elle offre au public, et cela seul nous dispense de tout éloge. Nos lectrices se rappelleront qu'elle expédie en tous pays.

— La *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) est une source féconde et inépuisable pour l'entretien de la beauté, et chacun à son tour y vient chercher le nécessaire, voire le superflu... Le premier se présente sous forme d'eaux de toilette, de savons, de poudres, de cold-cream, etc.; le second se compose d'une foule de jolis flacons, de pots en bois précieux, en porcelaine, en émail, avec monture d'argent ou de vermeil, — de boîtes en satin, de sultanes et sachets odorants, etc. En réunissant le nécessaire et le superflu, on compose de charmants cadeaux d'étrennes qui ne laissent rien à désirer.

A ce point de vue, nous conseillons comme choix de parfums à offrir: 1^o *Crème Neige*, ce cold-cream sans égal de la maison PINAUD-MEYER, qui blanchit et adoucit merveilleusement la peau et prévient les rides précoces; l'eau de toilette aux violettes de Parme et le *Lait d'Hébé*, deux lotions précieuses s'il en fut; la *Pâte callidermique*, qui remplace avec avantage le savon et qui, grâce aux substances balsamiques et gélatineuses dont elle se compose, possède des vertus inappréciables. Ces différents produits sont répétés dans plusieurs séries de parfums: à l'opopanax, aux violettes de Parme, et il est indispensable d'adopter le même parfum pour tous les objets choisis en vue d'un cadeau à faire. Il sera bon d'y joindre quelques flacons d'extraits d'odeurs pour le mouchoir et particulièrement le *Bouquet d'Ixora*.

Si la parfumerie de MM. Pinaud-Meyer tient tête à toutes les concurrences et conserve la priorité sur un grand nombre de maisons du même genre, c'est qu'on y veille avec un soin des plus minutieux à la fabrication de tous les produits. Les matières premières, huiles, graisses, essences, sont toutes de qualité extra; les fleurs les plus riches en parfums, les plantes les plus aromatiques, les racines les plus odorantes, tout est mis à contribution par la maison Pinaud-Meyer. Que faut-il de plus pour expliquer le succès persistant dont jouissent toutes ses créations?

SPÉCIALITÉS

La *Société d'hygiène française* nous donne la dernière expression du perfectionnement en fait de teinture spéciale pour la barbe et les cheveux: c'est l'*Eau Figaro*. En huit jours, en deux jours ou même instantanément, elle transforme complètement une chevelure et lui rend sa couleur primitive

Il y a par conséquent trois degrés de force en ce qui concerne l'eau Figaro; lors donc qu'on en désire un flacon, il est urgent, en s'adressant à la Société d'hygiène française (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) de désigner le degré qu'on veut.

L'Eau Figaro teignant en huit jours, et dont le succès croissant affirme la valeur, restera toujours une des plus parfaites teintures progressives que le siècle ait produites. Elle sert de base aux deux plus nouvelles compositions.

L'Eau Figaro opérant en deux jours a surtout pour but d'égaliser les deux teintes, blanche et noire, des cheveux grisonnants; après la troisième application, l'uniformité se sera établie.

Enfin, l'Eau Figaro dont l'effet est instantané convient, selon nous, aux personnes dont les cheveux commencent à grisonner. Grâce à elle, nul n'aura le temps de s'apercevoir qu'elles ont cessé d'avoir vingt ans.

La pommade Figaro a été composée en faveur des personnes qui redoutent l'emploi d'un liquide l'hiver, par exemple, et elle remplit les mêmes conditions que l'Eau Figaro.

Ajoutons que la Société d'hygiène française se porte garante de tout ce que nous constatons ici et affirme l'innocuité de ses produits. Voilà un avantage difficile à rencontrer et qui n'en est que plus précieux.

— « Un malheur arrive si vite! » Le proverbe a surtout raison lorsqu'il s'agit des étoffes, qui coûtent si cher et qu'une simple tache peut perdre à tout jamais.

Il est certes bien des procédés employés pour réparer le mal; mais aucun, jusqu'à présent, n'était arrivé à un résultat complet. Beaucoup dissimulent la tache, mais elle revient au bout de quelque temps avec une ténacité désespérante; sans compter que ces procédés affectent toujours plus ou moins l'odorat.

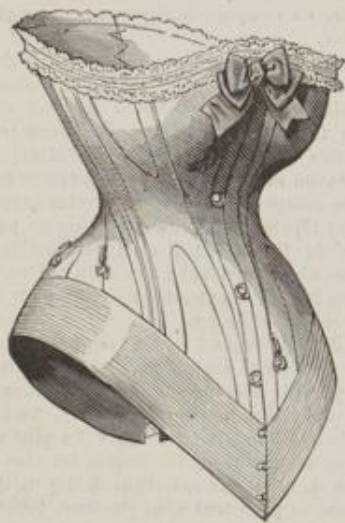
La Dispotine, au contraire, enlève les taches les plus invétérées, que ces taches proviennent de graisse, de peinture, de transpiration, des cheveux, des doigts, — qu'elles se produisent sur la soie, la laine, le velours, les étoffes d'ameublement, les gants, les rubans ou le papier. Les lainages blancs, nettoyés par la Dispotine, acquièrent un éclat qu'ils ne possédaient pas en sortant des fabriques.

Enfin, la Dispotine ne laisse après elle aucune mauvaise odeur.

M. D'A.

GRANDE PRIME-ETRENNE

Une prime est toujours une bonne fortune pour les abonnés d'un journal. Aussi sommes-nous particulièrement heureux aujourd'hui de pouvoir annoncer à nos lectrices que nous sommes à même de leur en offrir une qui ne peut manquer de leur être agréable.

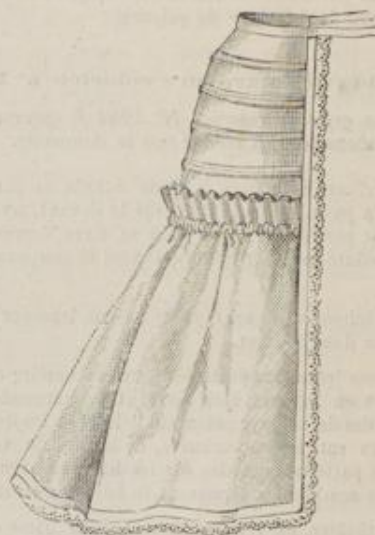


Corset Sultane à ceinture Jeanne d'Arc.

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de PRIME, son fameux CORSET Sultane rajeuni selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié

par l'adjonction de la ceinture Jeanne d'Arc. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambrée, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commettre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset Sultane (à ceinture Jeanne d'Arc) la TOURNURE Violette, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.



Tournure Violette.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre PRIME :

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant 30 francs, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1^o le CORSET Sultane (à ceinture Jeanne d'Arc); 2^o la TOURNURE Violette.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué franco pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. seulement devront être adressés en plus.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.